

## Une visite chez les parents

La récréation n'était pas terminée, et Mlle Candy en profita pour emprunter aux professeurs qui enseignaient dans les classes des grands un certain nombre de manuels d'algèbre, de géométrie, de français, de littérature et autres. Puis elle alla chercher Matilda et la fit venir dans sa classe.

– Ça ne rime à rien, dit-elle, que tu restes là sur ton banc à te tourner les pouces pendant que j'apprends aux autres à réciter la table de 2 ou à épeler des mots de trois lettres. Donc, à chaque cours, je te donnerai un de ces livres à étudier. À la fin de la classe, tu pourras venir me trouver avec tes questions s'il y en a, et j'essaierai de t'aider. Qu'en penses-tu ?

– Merci beaucoup, dit Matilda. Ça m'a l'air parfait.

– Je suis certaine, reprit Mlle Candy, que nous pourrons te faire monter plus tard dans une autre classe mais, pour l'instant, la directrice préfère que tu restes où tu es.

– Très bien, mademoiselle Candy, dit Matilda. Et merci beaucoup de me prêter tous ces livres.

« Quelle enfant charmante, songea Mlle Candy. Ce que son père a pu dire d'elle, je m'en moque. Elle paraît aussi calme que gentille. Et aucune fatuité en dépit de ses dons. En fait, elle n'a même pas l'air d'en avoir conscience. »

Donc, lorsque les élèves eurent regagné la classe, Matilda, à son pupitre, se plongea dans l'étude d'un livre de géométrie que lui avait donné Mlle Candy. Celle-ci, qui l'observait du coin de l'œil, se réjouit de constater que, très vite, la petite fille fut captivée par sa lecture. À tel point que, pas une fois durant le cours, elle ne leva le nez.

Cependant Mlle Candy avait pris une autre décision : elle avait résolu d'aller trouver les parents de Matilda et d'avoir avec eux un entretien confidentiel. Elle n'admettait pas de laisser se poursuivre ainsi une situation aussi ridicule. Et puis, elle ne se résignait pas à croire les parents de Matilda totalement indifférents aux talents remarquables de leur fille. Après tout, M. Verdebois était un négociant prospère et, donc, il devait posséder un minimum de bon sens. De plus, il est bien connu que les parents ne *sous-estiment* jamais les capacités de leurs enfants. Bien au contraire. À un point tel qu'il est souvent impossible à un professeur de convaincre un père ou une mère, débordants de fierté, que leur marmot bien-aimé est un parfait crétin. Forte de ces principes, Mlle Candy avait la conviction qu'elle persuaderait sans peine M. et Mme Verdebois des remarquables mérites de leur fille. Le seul problème consisterait peut-être à endiguer leur excès d'enthousiasme.

Sur quoi, Mlle Candy donna libre cours à ses espérances. Et elle se demanda si elle pourrait se passer de l'autorisation des parents pour donner, après l'école, des leçons particulières à Matilda. La perspective de servir de mentor à une enfant aussi brillante comblait ses aspirations de pédagogue. Et, soudain, elle décida d'aller rendre visite à M. et Mme Verdebois le soir même. Elle attendrait assez tard, entre neuf et dix heures, pour être sûre que Matilda soit déjà au lit.

Ainsi se déroulèrent les choses. Ayant trouvé l'adresse dans le dossier scolaire de Matilda, Mlle Candy se mit en route à pied vers neuf heures pour se rendre chez les Verdebois. Elle trouva la maison dans une rue agréable où des jardinets séparaient les pavillons les uns des autres. C'était une moderne construction de brique qui avait certainement coûté un bon prix et dont le nom, inscrit sur la porte, était *L'Ermitage*. « *Gîte amer* aurait mieux convenu », pensa Mlle Candy qui avait un faible pour les anagrammes. Elle suivit l'allée, gravit le perron, sonna et attendit. À l'intérieur, la télévision tonitruait.

Une sorte de criquet à face et moustache de rat, en veston à carreaux orange et verts, vint lui ouvrir.

– Vous désirez ? dit-il en la toisant. Si vous vendez des billets de loterie, j'en veux pas.

– Je ne vends rien. Excusez-moi de venir vous déranger à cette heure. Je suis l'institutrice de Matilda à l'école et il est important que je vous parle à vous et à votre femme.

– Elle s'est déjà attiré des ennuis, c'est ça ? maugréa

M. Verdebois, bloquant le passage. Mais c'est vous qui en êtes responsable, maintenant. À vous de vous débrouiller avec elle.

– Elle ne s'est attiré aucun ennui, répondit Mlle Candy quelque peu surprise. Je viens avec de bonnes nouvelles pour elle. Des nouvelles sidérantes, même, monsieur Verdebois. Pourrais-je entrer un instant et vous parler de Matilda ?





– Nous sommes en plein milieu d'un de nos feuilletons préférés. Vous tombez très mal. Si vous reveniez plus tard, une autre fois ?

Mlle Candy commençait à perdre patience.

– Monsieur Verdebois, dit-elle, si vous croyez qu'une émission minable est plus importante que l'avenir de votre fille, vous ne méritez guère d'être son père. Allez donc arrêter ce fichu appareil et écoutez-moi.

Cette apostrophe désarçonna M. Verdebois. Il n'avait pas l'habitude d'être interpellé sur ce ton. L'œil inquisiteur, il examina cette frêle jeune femme si résolument campée sur son perron.

– Bon, bon, ça va, aboya-t-il. Entrez, qu'on liquide ça en vitesse.

Mlle Candy franchit vivement le seuil.

– Mme Verdebois va vous bénir, dit M. Verdebois en la faisant entrer dans le salon où une blonde platinée adipeuse dévorait des yeux les images sur le petit écran.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle sans lever la tête.

– Une instite, ou quelque chose comme ça, dit M. Verdebois. Paraît qu'elle veut nous parler de Matilda.

Il s'approcha du poste dont il baissa le son.

– Mais t'es fou, Henri ! s'écria Mme Verdebois. Willard va justement proposer le mariage à Angelica.

– Continue à regarder pendant qu'on cause, dit M. Verdebois. C'est la maîtresse de Matilda. Elle aurait des nouvelles à nous donner à propos de la gosse.

– Je m'appelle Jennifer Candy, dit Mlle Candy. Comment allez-vous, madame Verdebois ?

Mme Verdebois la foudroya du regard :



– Eh ben, quoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

Personne n'ayant invité Mlle Candy à s'asseoir, elle prit donc une chaise et s'installa.

– C'était la première journée de votre fille à l'école, dit-elle.

– Oui, on le sait, grogna Mme Verdebois aux cent coups à l'idée de rater son feuilleton. C'est tout ce que vous avez à nous dire ?

Mlle Candy plongea son regard dans les yeux grisâtres de son interlocutrice et laissa le silence se prolonger jusqu'à ce que Mme Verdebois s'agitât, mal à l'aise.

– Voulez-vous que je vous explique pourquoi je suis venue ?

– Eh bien, allez-y, fit Mme Verdebois.

– Vous savez sûrement, dit Mlle Candy, que les enfants dans cette classe ne savent, en principe, ni lire, ni épeler, ni compter à leur arrivée. Les petits de cinq ans en sont incapables, mais Matilda, elle, peut faire tout cela. Et, à l'en croire...

– La croyez pas, coupa Mme Verdebois.

Elle ne décolerait pas d'être privée du son de la télé.

– Alors, reprit Mlle Candy, elle mentait donc quand elle me disait que personne ne lui avait appris à faire des multiplications ou à lire ! Est-ce l'un de vous deux qui lui a appris...

– Appris quoi ? demanda M. Verdebois.

– À lire. À lire des livres, dit Mlle Candy. Peut-être est-ce vous qui l'avez initiée, peut-être mentait-elle. Peut-être avez-vous des étagères chargées de livres dans toute la maison. Est-ce que je sais ? Peut-être êtes-vous tous les deux de grands lecteurs.



– Bien sûr qu'on lit, dit M. Verdebois. Faites pas tant de chichis. Moi, je lis *L'Automobile* et *Moteurs* toutes les semaines, de A à Z.

– Cette petite a déjà lu un nombre étonnant de livres, reprit Mlle Candy. Je voulais simplement savoir si elle venait d'une famille qui aimait la bonne littérature.

– Nous, on n'est pas pour la lecture des livres, dit M. Verdebois. C'est pas en restant assis sur ses fesses et en bouquinant qu'on gagne sa vie. Des bouquins, chez nous, y en a pas !

– Je vois, dit Mlle Candy. Enfin, je suis seulement venue vous dire que Matilda est particulièrement douée. Mais je suppose que vous le saviez déjà.

– Évidemment, je savais qu'elle savait lire, intervint la mère. Elle passe sa vie, enfermée dans sa chambre, à se farcir la tête d'un tas de sottises.

– Mais ça ne vous étonne pas, insista Mlle Candy, qu'une petite fille de cinq ans lise de longs romans de Dickens ou d'Hemingway ? Ça ne vous fait pas bondir de joie ?

– Pas spécialement, dit la mère. Les intellectuelles, j'en ai rien à faire. Une gamine doit penser à se faire belle pour pouvoir décrocher plus tard un bon mari. C'est plus important que les livres, ça, mademoiselle Condé.

– Mon nom est Candy, dit Mlle Candy.

– Tenez, regardez-moi simplement, dit Mme Verdebois. Et puis, regardez-vous. Vous avez choisi les livres, moi, j'ai choisi de bien vivre.



Mlle Candy considéra la créature adipeuse, au visage de pudding gras, affalée devant elle.

– Vous avez dit ? demanda-t-elle.

– J'ai dit que vous aviez choisi les livres, et que moi, j'ai choisi de bien vivre, répéta Mme Verdebois. Et qui s'en sort le mieux des deux, hein ? Moi, pardi ! Bien installée dans une jolie maison avec un homme d'affaires prospère, et vous obligée de vous échine à seriner B A Ba à un tas de sales petits morveux.

– T'as raison, ma cocotte, glapit M. Verdebois, posant sur sa femme un regard d'une telle veulerie larmoyante qu'il aurait rendu malade même un chacal.



Il devenait évident que si Mlle Candy voulait obtenir la moindre concession de gens pareils, elle ne devait surtout pas perdre son sang-froid.

– Je ne vous ai pas encore tout dit, reprit-elle. Matilda, pour autant que j'aie pu en juger, est un véritable génie mathématique. Elle est capable de multiplier instantanément des nombres compliqués.

– Et à quoi ça sert quand on peut se payer une calculette ? grogna M. Verdebois.

– C'est pas avec sa cervelle qu'une fille va dégoter un homme, dit Mme Verdebois. Tenez, regardez cette vedette de cinéma, ajouta-t-elle en désignant le petit écran silencieux où une jeune femme au buste avantageux se laissait enlacer par une sorte de déménageur, au clair de lune. Vous n'allez pas me dire que c'est en lui jetant des chiffres à la figure qu'elle l'a tombé ? Pas de danger. Et maintenant, il va l'épouser, ça ne fait pas un pli, et elle va vivre dans un palais avec un maître d'hôtel et des tas de femmes de chambre.

Mlle Candy avait peine à en croire ses oreilles. Elle connaissait par ouï-dire l'existence de tels parents et savait que leurs enfants devenaient immanquablement de jeunes délinquants – voire des marginaux –, mais d'en rencontrer un couple en chair et en os ne l'en bouleversait pas moins.

– L'ennui, avec Matilda, reprit-elle, s'obstinant malgré tout à suivre son idée, c'est qu'elle est tellement en avance sur les autres que cela vaudrait la peine de lui faire donner des leçons particulières. Je crois sérieusement que, dans deux ou trois ans, secondée de façon

adéquate, elle pourrait atteindre le niveau de l'université.

– L'université ? hurla M. Verdebois en bondissant de son fauteuil. Mais, sciure de bois, qu'est-ce que vous me chantez avec votre université ! Tout ce qu'on y apprend, c'est des mauvaises habitudes.

– Pas du tout ! rétorqua Mlle Candy. Si vous aviez une crise cardiaque à cet instant même et qu'il faille appeler un docteur, ce docteur aurait un titre universitaire. Si vous étiez poursuivi pour avoir vendu une voiture d'occasion pourrie, il vous faudrait un avocat qui, lui aussi, serait diplômé de l'université. Ne méprisez pas les gens instruits, monsieur Verdebois. Et comme je vois que nous n'allons pas pouvoir tomber d'accord, excusez-moi d'avoir fait irruption chez vous de cette façon.

Là-dessus, elle se leva de sa chaise et sortit de la pièce.

M. Verdebois l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

– Merci d'être venue, mademoiselle Condé... non, Caddie, peut-être... ?

– Ni l'un ni l'autre, dit Mlle Candy, mais c'est sans importance.

Et, sur ces dernières paroles, elle s'en alla.